

Louis Fréchette

(1839-1908)



La voix d'un exilé
à mes amis les libéraux du Canada

[Chicago] : [s.n.], 1866?

La Bibliothèque électronique du Québec

Volume 91 : version 1.0

Avril 2001

Louis Fréchette a publié plusieurs recueils de poésies, des drames et deux recueils de contes, *La Noël au Canada* (1900) et *Originaux et détraqués* (1892). De plus, il a fait paraître plusieurs contes dans différents journaux.

Son oeuvre poétique comprend sept volumes, mais l'auteur a parfois reproduit les mêmes textes (avec quelques petits ajouts ou simplement des corrections) dans différents recueils, de sorte que son oeuvre est moins abondante qu'elle n'y paraît.

- ❑ *Mes loisirs* (1963).
- ❑ *La voix d'un exilé* (1868).
- ❑ *Pêle-mêle* (1877).
- ❑ *Fleurs boréales* (1879).
- ❑ *Les oiseaux de neige* (1880).
- ❑ *La légende d'un peuple* (1887).
- ❑ *Feuilles volantes* (1891).

Table

Chronologie.....	4
La voix d'un exilé.....	11
Jugements critiques.....	17
Henri d'Arles.....	18
Mgr Camille Roy.....	20

Chronologie.

1839 (16 novembre) – Naissance à Pointe-Lévis de Louis-Honoré Fréchette. Famille bourgeoise.

1854-60 – Études classiques au Séminaire de Québec (où il est chassé à cause de son esprit frondeur), au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et au Séminaire de Nicolet. À treize ans, il perd sa mère, et il ne se sent pas d'affection pour la femme que son père marie par la suite. À quinze ans, peut-être à cause de cela, il fait une fugue de quelques semaines aux États-Unis.

“Fréchette n’avait que treize ans quand il perdit sa mère. Celle qui la remplaça au foyer fut loin de conquérir l’affection de l’enfant: elle fit même si bien, par la violence de ses corrections, que celui-ci, un beau jour, quitta la place et s’en fut aux États-Unis... Notre futur poète dût trouver plutôt rude ce premier contact avec l’exil: il était sans ressources, et trop jeune pour savoir un métier. Après avoir essayé de gagner sa vie comme télégraphiste, il en fut réduit à casser des cailloux pour les chemins.” Henri **d’Arles**, dans (3), p. 4.

“Fréchette ne fut pas précisément un écolier modèle: il n’eut jamais le prix de sagesse, ni celui d’application, mais il en rapporta beaucoup d’autres.” L.-O. **David**, dans (2), p. 155.

“Il n’eut rien de l’élève prodige ni du fort en thème. Il fit un bon cours, qui n’eut rien de brillant. Pour la bonne raison qu’il n’était pas, ni ne fut jamais, un bourreau de travail. Remarquablement intelligent, il avait une certaine indolence d’esprit qui l’empêchait de s’appliquer consciencieusement aux matières du programme. Toutes ne lui plaisaient pas d’ailleurs également. Son labeur était intermittent, par bourrées.” Henri **d’Arles**, dans (3), p. 5.

1859 – Il publie son premier poème, *À un jeune poète*, dans *L’Abeille*, petit journal imprimé au Séminaire de Nicolet.

1860-61 – Études de droit à l’Université Laval. “Les témoignages contemporains s’accordent à nous le représenter comme sacrifiant aux Muses des heures qu’il aurait dû passer à pâlir sur les vieux livres de jurisprudence”, raconte Henri d’Arles.

“C’était le temps où les étudiants faisaient la vie de bohème suivant toutes les traditions, moitié gamins, moitié gentilshommes, lisant beaucoup plus Dumas que Pothier, faisant un peu de tout, excepté le bien. Fréchette se jeta corps et âme dans cette vie de bohème; c’est chez lui qu’on se réunissait, dans une mansarde de la rue du Palais, qu’il habitait avec Alphonse Lusignan, ancien rédacteur du *Pays*. Ils

étaient là généralement une dizaine, turbulente confrérie de jeunes gens de talent, devenus presque tous de respectables pères de famille et des citoyens modèles, mais terribles tapageurs alors, flâneurs incomparables, et organisateurs d'équipées qui plus d'une fois troublèrent la paix de cette bonne ville de Québec. Il fallait les voir réunis autour d'une vieille table chargée de pipes et de tabac, passant des soirées et des nuits à rire et chanter, à parler et fumer. Quelle verve! Quel entrain! Quelles tempêtes lorsque la discussion tombait sur la politique! Quelquefois, Fréchette lisait ses vers au milieu des applaudissements de la docte réunion ou d'un déluge de quolibets suivant le caprice et l'humeur du moment." L.-O. David, dans (2), p. 156.

1861 – Il s'intéresse au journalisme, collabore au *Journal de Québec*. En même temps, il devient traducteur au Parlement.

1862 – Sa pièce, *Félix Poutré*, connaît un énorme succès à la Salle de musique de Québec.

“Louis Fréchette fut le premier à croire qu'une pièce de théâtre vraiment canadienne pouvait tenir la scène en dehors des collèges et des salles paroissiales. Avec *Papineau* et *Félix Poutré*, il parvint à remplir des salles et obtint de la presse un accueil très favorable. [...] ses succès marquèrent une date : celle où l'on commença à se rendre au théâtre pour voir des pièces canadiennes.” Maurice Lemire et Reine Bélanger dans le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*.

1863 – Son premier recueil de poésie, *Mes loisirs*, est publié. Il fréquente la librairie de Crémazie, mène une vie de bohème, se mêle un peu de politique. Il est républicain et admire Papineau et les patriotes de 1837-38. À la fin de sa vie, il rejettera l'idée d'annexion avec les États-Unis.

1864 – Admis au barreau, il ouvre à Lévis un bureau d'avocat. Mais les clients se font attendre. Avec son frère Edmond, il fonde, en 1864, un premier journal, *Le Drapeau de Lévis*, puis l'année suivante, un second, *La Tribune de Lévis*. Il y expose des idées républicaines et anticléricales, qui soulèvent l'hostilité de plusieurs. Les deux journaux sont vite acculés à la faillite.

“Chacune de ses ambitions semble vouée à un échec. Il aimerait s'exercer dans l'éloquence du barreau, mais l'occasion ne lui en est pas offerte. Cette carence de clientèle a, en outre, l'inconvénient de laisser vide son gousset. Son petit volume de vers ne supplée pas, par sa vente, aux revenus professionnels. Personne ne l'achète. L'auteur n'en retire ni profit ni gloire. Le journalisme enfin, suprême refuge, en ces temps-là, de ceux qui ne réussissaient à rien d'autre, ne lui est pas favorable. Il y a là de quoi exaspérer Fréchette, qui ne fut jamais un modèle de ténacité, de patience, ou d'assiduité à creuser le même sillon. Naturellement impulsif, mécontent des autres et de lui-même, il prend une résolution extrême, et, secouant la poussière de ses souliers, quitte son pays et

s'en va à Chicago. Ce n'est plus l'humeur acariâtre d'une belle-mère qui le pousse vers l'exil, c'est le Canada tout entier conjuré contre lui. Les difficultés, tout-à-fait ordinaires, qu'il a rencontrées, et qui sont le lot de la plupart des débutants, son imagination les exagère, les grossit jusqu'aux proportions d'un symbole. Car, de l'autre côté de la frontière, il va se donner une attitude, bien conforme aux fantaisies romantiques: il sera le génie méconnu. La patrie, il la voit aux mains de véritables vampires. Il l'aime ardemment. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit gouvernée par de pareils mécréants? Ah! le poète va prendre sa revanche de tout ce qu'il a souffert. Sa voix, que l'on n'a pas écoutée, va s'enfler et devenir un tonnerre et faire trembler ses persécuteurs: *La Voix d'un exilé*." Henri d'Arles, dans (3), pp. 10-11.

1866 – Appauvri, il s'exile à Chicago, où vivait alors une importante communauté francophone. Aussitôt il fonde un journal, *L'Observateur*, qui meurt très jeune. Il occupe alors un poste au département des terres de l'Illinois Central Rail Road Co. Certains croient que l'exil à Chicago avait été rendu obligatoire par le fait que Fréchette avait été surpris avec un espion fézien lors d'une visite d'installations militaires à Québec.

1868 – Il quitte sa situation, pour prendre la direction de *L'Amérique*, qu'il avait fondé avec Théophile Guérout et Samuel Pinta. Il se lance dans la politique, tentant vainement de se faire élire dans des charges publiques, sous la bannière du Parti républicain. Il publie *La Voix d'un exilé*, recueil de vers satiriques contre ses adversaires politiques et littéraires. Il obtient ainsi une certaine renommée au Québec.

“C'est une mince plaquette de vingt-six pages, datée d'octobre 1866 et de mai 1868, véritable poche de fiel répandue sur des ennemis problématiques ou des criminels à l'eau-de-rose. (...) *La voix d'un exilé* constitue une monstrueuse erreur de jugement. Et l'on sourit à la lecture de ces diatribes où les déboires personnels déforment la vision à un degré inouï. [...] Ce petit pamphlet créa une certaine sensation. Attaquer les puissants du jour éveille l'intérêt public. À ce point de vue, rien n'a plus fait peut-être pour édifier la renommée poétique de Fréchette. Il fallait ce coup de gueule pour s'imposer à l'attention de ses compatriotes. De loin, l'exilé brisait les vitres, bousculait les meubles, promenait la cravache à travers parlements et prétoires, assassinait les grands hommes, vociférait, hurlait, écumait, se haussait à la taille des prophètes pour stigmatiser ses oppresseurs. De pareils accès de violence, s'ils nous apparaissent sans mesure avec leur objet, ne laissèrent pas cependant de remuer l'opinion. *La Voix de l'exilé* marque un moment très important dans la carrière de notre poète, pour d'autres raisons que sa valeur intrinsèque. C'est elle, c'est cette petite chose mystérieuse, introuvable, devenue curiosité bibliographique, que presque personne n'a vue, ni lue, que l'on ne connaît que par de vagues échos, c'est cela qui a entouré le nom de Fréchette

d'une légende. Et la légende fait partie de ce que les hommes appellent la gloire."
Henri d'Arles, dans (3), pp. 11-12.

1870 – Il abandonne *L'Amérique*, alors que le journal prend parti pour la Prusse dans la guerre qui s'est déclarée en Europe. Bref séjour en Louisiane, où il compose son poème sur le Mississippi.

1871 – Il revient s'installer à Québec et commence à s'intéresser à la politique. Candidat défait dans Lévis, en 1871; nouvelle tentative vaine de se faire élire l'année suivante. Il affiche son opposition au projet de Confédération. Il ouvre une étude d'avocat et se met à pratiquer.

1872 – Dans *Lettres à Basile*, il fustige le traditionalisme du juge et écrivain A.-B. Routier.

“Quelques mois seulement après son arrivée à Lévis, exactement au mois de novembre 1871, Fréchette s'engageait avec M. Adolphe-Basile Routhier, à propos des *Causeries du dimanche*, dans une polémique qui eut beaucoup de retentissement, qui fit couler dans les colonnes de *l'Événement* et du *Nouveau-Monde* une encre parfois bien noire, et dont Fréchette marqua le premier toute l'ampleur en intitulant ironiquement ses articles: *Lettres à Basile*.” Mgr Camille Roy, dans (5), p. 142.

“Je ne puis plus être catholique, paraît-il, attendu que je ne suis point monarchiste, que je suis contre les privilèges de castes, que je suis démocrate enfin! [...] Bien, M. Basile! vous avez toute ma reconnaissance. Je suis heureux que vous me donniez l'occasion de prouver, une fois pour toutes, votre ignorance crasse à l'endroit de la doctrine catholique dans ses rapports avec les gouvernements civils. Il y a assez longtemps que vous et votre école essayez de faire croire au peuple que le mot république est synonyme d'hérésie; que la démocratie est une impiété, et que le système monarchique est la seule forme de gouvernement autorisée par l'Église.” Louis Fréchette, dans (4), pp. 43-44.

1874 – Après deux tentatives infructueuses, il réussit à se faire élire député du comté de Lévis au Parlement fédéral. Mais il est défait à l'élection suivante, en 1878.

1875 – Il épouse Emma Beaudry, fille d'un riche marchand de Montréal. Le couple aura deux garçons, dont l'un mort jeune, et trois filles.

1877 – *Pêle-mêle* : poèmes.

1878 – Défait aux élections, il s'installe alors à Montréal et se consacre désormais à l'écriture.

1879 – *Les fleurs boréales* : poèmes. Dans ce recueil Fréchette reprend plusieurs pièces qui avaient déjà paru dans *Mes loisirs* ou dans *Pêle-mêle*.

1880 – Sa pièce, *Papineau*, connaît un assez bon succès à l'Académie de Musique de Montréal. Il publie aussi un autre recueil de poèmes, *Les oiseaux de neige*, qui lui valent le prix Montyon de l'Académie française. C'est la première fois que ce prix est accordé à un Canadien. Il se rend à Paris pour y recevoir son prix et fait la rencontre de Victor Hugo. Il est acclamé par la critique.

“Tous les journaux de France célébrèrent à l'envi, comme un événement national, le succès triomphal de notre compatriote et firent l'éloge du petit peuple resté si fidèle à son origine, à ses traditions françaises.

“Les Canadiens ne manquèrent pas, naturellement, d'applaudir à un succès dont l'honneur rejaillissait sur eux, et ils donnèrent au poète lauréat, à son retour de France, un banquet mémorable, une fête vraiment littéraire où des discours éloquentes furent prononcés par des orateurs et hommes de lettres distingués...” L.-O. David, dans (2), p. 168.

1882 – Il devient membre fondateur de la Société royale du Canada. Il en sera président en 1900 et 1901.

1887 – Il publie à Paris *La Légende d'un peuple*, ouvrage en vers consacré aux exploits et aux héros de notre histoire. Le livre “se divise en trois époques. La première est consacrée à la découverte de l'Amérique et du Canada, aux premiers missionnaires et explorateurs ainsi qu'aux luttes contre les Iroquois; la deuxième s'inspire des principaux épisodes de la guerre contre les Anglais, surtout de la campagne de 1760 et de ses résultats; la troisième a trait à certains faits marquants du régime anglais, comme la bataille de Châteauguay, la rébellion de 1837 et la condamnation de Louis Riel.” (6) Ce livre, qui a un grand retentissement, lui apporte la gloire.

“*La Légende d'un peuple!* Quel plus beau titre et quelle plus noble idée! Ce peuple canadien, dont le sang est le nôtre, le voici qui nous déroule, par la voix inspirée d'un de ses fils, les gloires, les sacrifices, les douleurs, les espérances de son histoire.” Jules Claretie, dans sa préface à l'édition de 1908 de *La Légende d'un peuple*.

1889 – Il est nommé greffier du Conseil législatif de Québec.

1891 – *Feuilles volantes* : poèmes. La France lui décerne la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

1892 – *Originaux et détraqués* : recueil de contes. Ce livre restera longtemps son livre le plus populaire. Le livre “présente douze types québécois hauts en couleurs, plus ou moins maniaques et quelquefois comiques. Ce sont plutôt des caricatures que des personnages vraisemblables.” (1)

1893 – *Lettres à M. l'abbé Baillargé*.

1894 – Dans *Le Lauréat*, William Chapman accuse Fréchette (qu’il surnomme Victor Hugo le Petit) d’avoir plagié des poètes français, surtout Victor Hugo. Fréchette se défend dans des articles de journaux.

“... quand j’aurai fait le triage complet des vers qui appartiennent au *lauréat* [Fréchette] parmi ceux qui ne lui appartiennent pas, quand j’aurai fait voir dans les *Fleurs boréales*, la *Légende d’un peuple* et les *Feuilles volantes* tous les grossiers pastiches, toutes les pièces mal charpentées, tous les rabâchages, tous les lieux communs, tous les clairs de lune, tous les contresens et toutes les gaucheries qui s’y trouvent, je défierai alors M. Fréchette de trouver un écrivain canadien de quelque valeur qui veuille signer sa moins mauvaise pièce.” William **Chapman**, dans (1), p. 10.

“M. Fréchette s’est efforcé toute sa vie d’imiter Victor Hugo, en politique comme en littérature, seulement, il faut le dire, à la manière du molosse qui voudrait copier le lion.” Idem, p. 63.

1897 – La reine d’Angleterre lui accorde le grade de compagnon de l’Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

1900 – *La Noël au Canada* : recueil de contes. Le livre avait d’abord paru en anglais sous le titre: *Christmas in French Canada*, à Toronto, Londres et New York; Fréchette, semble-t-il, escompte atteindre à une réputation internationale en publiant ce livre. Les contes ont été écrits originellement soit en anglais soit en français. Fréchette a le projet de publier un autre recueil de contes, *Masques et fantômes*, qui aurait repris des contes parus dans divers journaux. Mais devant l’insuccès de *La Noël au Canada*, il abandonne le projet et semble se désintéresser du conte. Des recueils de ces contes épars ne paraîtront qu’après sa mort. Fréchette comptait sur sa poésie et son théâtre pour passer à la postérité et il dédaignait les contes qu’il avait écrits.

1903 – *Véronica* : pièce en vers. “La pièce est tirée des vieilles chroniques florentines.” Le drame se déroule en effet à Florence vers 1633.

1906 – Depuis 1895, il fait campagne pour l’érection d’un monument à Octave Crémazie; ce n’est qu’onze ans plus tard, sur le carré Saint-Louis, qu’une statue est érigée: un buste de Crémazie, sculpté par Philippe Hébert. Fréchette a parcouru la province, donné des conférences, dont les profits étaient affecté à ce projet. Il consacre les dernières années de sa vie à la publication de ses *Oeuvres complètes*, mais ne peut terminer la tâche.

1908 (31 mai) – Il décède dans sa ville natale, Lévis. Il laisse des *Mémoires intimes*, qui avaient été publiées dans *Le Monde illustré*, et qui ne paraîtront en volume qu’en 1961.

“Les dernières années de sa vie ont été tristes, désolées; il souffrait de neurasthénie, maladie cruelle qui peuple le cerveau de papillons noirs et enveloppe l’âme d’un voile de deuil. Cet homme qui avait tant aimé la vie – un peu trop peut-être – désirait la mort et l’appelait, lui demandant de mettre un terme à ses souffrances. Elle finit par répondre à ses appels.

“Un soir du mois de mai 1908, on le trouva mourant à la porte du couvent des Sourdes-Muettes. Il venait de quitter ma maison; nous avions passé la soirée ensemble à parler de notre jeunesse et surtout de la mort et de l’autre vie. Car il revenait toujours à ce sujet, malgré mes efforts pour l’en détourner.” L.-O. **David**, dans (2), p. 172.

1961 – *Mémoires intimes*.

Sources :

- (1) William Chapman, *Le lauréat : critique des oeuvres de M. Louis Fréchette*. Léger Brousseau, imprimeur, Québec, 1894.
- (2) L.-O. David, *Souvenirs et biographies, 1870-1910*. Librairie Beauchemin Ltée, Montréal, 1911.
- (3) Henri d’Arles, *Louis Fréchette*. Toronto, The Ryerson Press, 1924 (?).
- (4) Louis H. Fréchette, *Lettres à Basile à propos des Causeries du dimanche de M. A. B. Routhier*. Imprimerie du Bureau de L’Événement, Québec, 1872.
- (5) Abbé Camille Roy, *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*. Imprimerie de l’action sociale limitée, Québec, 1914.
- (6) *Histoire de la littérature canadienne-française*, par Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent. Centre éducatif et culturel, Inc., Montréal, 1968.

La voix d'un exilé

À mes amis les Libéraux du Canada

Ô terre des aïeux! ô sol de la patrie!
 Toi que mon coeur aimait avec idolâtrie,
 Me faudra-t-il mourir sans pouvoir te venger!
 Hélas! oui; pour l'exil, je pars, l'âme souffrante,
 Et, giaour errant, je vais planter ma tente
 Sous le soleil de l'étranger.

Quand, du haut du vaisseau qui m'emportait loin d'elles,
 J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
 Ô mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu, grand Dieu!
 Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
 Haletante d'effroi, vierge pure et candide
 Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

J'ai vu ton vieux drapeau, sainte et noble oriflamme,
 Déchiré par la balle et noirci par la flamme,
 Encor tout imprégné du sang de nos héros,
 Couvert des monceaux d'or qu'un ennemi leur compte,
 Servir de tapis vert à des bandits sans honte,
 Sur la table de leurs tripots.

Je les ai vus, ces gueux, – honte à l'espèce humaine! –
 L'oeil plein d'hypocrisie et le coeur plein de haine,
 Le parjure à la bouche et le verre à la main,
 Erigeant l'infamie et le vol en science,
 Pour vendre leur pays, troquer leur conscience
 Contre un ignoble parchemin.

Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
 Rien n'est sacré pour eux; dans leur rage cynique,
 Ils baïllonnent la loi pour mieux la violer...
 Puis, à table, viveurs! ici, truffe et champagne!...
 Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
 Devrait faire seul chanceler!

Ne laissez pas monter le rouge à votre joue:
 La pudeur ne vaut rien; dans la fange et la boue
 Risquez-vous hardiment fronts hauts, sans sourciller!
 Accouplez-vous bien vite aux hontes de la rue...
 Allons! depuis quand donc cette engeance repue
 A-t-elle peur de se souiller?

Les traites! s'ils gardaient pour eux seuls leurs souillures!...
 Mais ils ont souffleté nos gloires les plus pures;
 Ils ont éclaboussé tous nos fronts immortels;
 Aux croyances du peuple ils ont tendu des pièges,
 Et dressé leurs tréteaux, histrions sacrilèges,
 Jusques à l'ombre des autels.

Mais il manque à l'orgie un nouveau camarade:
 Il faut à ces roués un roi de mascarade,
 Un roi de la bamboche, un roi de carnaval!
 Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête:
 Le stigmaté, il est vrai, décore bien la tête,
 Mais pas comme un bandeau royal.

Eh bien! puisqu'il le faut, – pardonne, ô ma patrie! –
 Dans les sales borbiers de la truanderie
 Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous;
 Un roi digne de vous, s'il s'appelle Cartouche,
 S'il a le vice au coeur et le fiel à la bouche,
 Et surtout s'il sort des égoûts!

Ô Papineau, Viger, patriotes sublimes!
 Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes!

Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis?
 Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans tache?
 Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eustache?
 Vous qui mouriez à Saint-Denis?

Que ces jours étaient beaux! Phalanges héroïques,
 Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoïques,
 Comme ils le portaient haut, l'étendard canadien!
 Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les patriotes;
 Ceux-là marchaient joyeux au devant des despotes,
 Et mouraient en disant: C'est bien!

Ô toi qui survivis seul à ces temps d'épopée,
 Que ta grande âme encor si fortement trempée
 Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats!
 Et tous ces cœurs d'acier qui dorment dans la tombe,
 S'ils pouvaient voir aussi leur grande oeuvre qui tombe,
 Comme ils vous maudiraient, ingrats!

Ils ne se vendaient pas, ceux-là! Leur âme sainte,
 Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
 N'écoutait que la voix de nos droits outragés;
 Flagellant sans pitié les tyrans et les traîtres,
 Ils ne baisaient pas, eux, les souliers de nos maîtres...
 Mon Dieu, que les temps sont changés!

Oui, les temps sont changés... Chaque chose a son heure.
 Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
 Jette un regard amer vers le sombre avenir...
 Avec elle pleurons la gloire qui se voile,
 Ou plutôt de l'exil allons suivre l'étoile:
 Partons pour ne plus revenir!

Trop faible pour dompter ce servilisme immonde;
 Fuyons-en le contact; allons de par le monde
 Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté.
 Il faut l'air à mon vol, l'espace à ma pensée,
 De nouveaux horizons à mon âme opprimée:

À moi la sainte liberté!

Moderne Chanaan, ou nouvelle Ausonie,
 Il est sous le soleil une terre bénie
 Où fatigué, vaincu par la vague ou l'écueil,
 Le naufragé revoit des rives parfumées
 Où coeurs endoloris, nations opprimées
 Trouvent un fraternel accueil.

Là, prenant pour guidon la bannière étoilée,
 Et suivant dans son vol la république ailée,
 Tous les peuples unis vont se donnant la main;
 Là Washington jeta la semence féconde
 Qui, principe puissant, fera du Nouveau-Monde,
 Le vrai berceau du genre humain.

Là, point de rois ventrus! point de noblesses nées!
 Par le mérite seul les têtes couronnées
 Vers le progrès divin marchent à pas géants;
 Là, libre comme l'air ou le pied des gazelles,
 La fière indépendance étend ses grandes ailes
 Au centre des deux océans.

Ô bords hospitaliers, ouvrez-moi votre asile!
 Ah! pour trouver l'oubli de tout ce qui m'exile.
 Que ne puis-je aussi boire aux ondes du Léthé!
 Oublier!... mais comment oublier la patrie?
 Comment ne pas pleurer notre splendeur flétrie,
 Notre avenir au vent jeté?

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
 Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies.
 Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé!
 Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
 Ton image toujours flottera dans mes rêves,
 Ô mon Canada bien-aimé!

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,

Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes,
 Toutes ces voix sans nom qui font battre le coeur:
 Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma retraite,
 Les accents avinés de la troupe en goguette
 Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
 Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
 Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau;
 Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
 Du dernier de nos droits, cette race parjure
 S'arracher le dernier lambeau!

Envoi

Amis, suivant la route où le destin m'entraîne,
 Gladiateur vaincu, j'ai déserté l'arène,
 La noble arène où vous luttez;
 Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille;
 Troubadour indolent, je n'étais pas de taille
 À tenir ferme à vos côtés.

Mais vous qui restez seuls sur la brèche fumante,
 N'allez pas, comme moi, céder à la tourmente,
 Découragés par les revers.
 Leurs soldats sont nombreux: ne comptez pas les vôtres!
 Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres,
 Et qu'ils ont conquis l'Univers!

Oui, voilà ce que peut l'idée ardente et forte.
 Elle n'a pas besoin de puissante cohorte
 Encor moins de canons rayés.
 Champions de nos droits, guerriers de la pensée,
 Oh! n'allez pas courber votre tête lassée
 Devant ces renégats payés!

Le but est noble et grand: la lutte sera rude;
Mais bientôt, vous là-bas, moi dans ma solitude,
 Nous verrons le jour du réveil;
La voix des opprimés s'élève grandissante...
Demain les nations, ô liberté puissante!
 En pliant le genou salueront ton soleil!

L. H. FRÉCHETTE.

Exiles' Hermitage,
Chicago, octobre 1866.

Jugements critiques

sur *La Voix d'un exilé*

“Volume de vers satiriques dans le genre des *Châtiments* de Hugo où les imprécations contre la vilenie des “conservateurs” et la corruption des moeurs politiques québécoises succèdent aux regrets nostalgiques du “Canadien errant”. Malgré certaines fautes de goût, et grâce à l’abondance des images, à son éloquence enflammée, à la richesse du vocabulaire, ce recueil constitue un des meilleurs livres de Fréchette.”

Histoire de la littérature canadienne-française,
par Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent.
Centre éducatif et culturel, Inc., Montréal, 1968.

D’autres auteurs ne sont pas aussi tendres à l’égard du recueil de Fréchette. Voyons ce qu’en disent Henri d’Arles, Mgr Camille Roy...

Henri d'Arles

Source: *Louis Fréchette*, par Henri d'Arles. Toronto, The Ryerson Press,

Dans le Canada de 1860, la fonction de poète n'en était pas une ni ne l'est devenue depuis. Fréchette, au surplus, n'était pas riche, et ce n'est pas quand on est pauvre qu'on peut se contenter d'écouter ses musiques intérieures et de suivre les méandres de ses imaginations. Il décrocha donc son diplôme d'avocat et ouvrit une étude dans sa ville natale. Mais les clients se faisaient attendre. Et notre avoué se trouvait avoir des loisirs sur lesquels il n'avait pas compté, et auxquels ne s'appliquait aucunement le vers d'Horace: *Deux haec otia fecit*. Ils n'avaient, certes, pas assez de charmes pour devenir matière poétique. Si, du moins, ceux qu'il avait chantés et lancés dans le public, sous forme de mince-plaquette, lui eussent permis de prendre son mal en patience, en lui apportant quelques ressources. Hélas! les lecteurs ne mordaient pas plus à son livre¹ que la clientèle à son bureau. Il accepta le rôle de rédacteur au *Journal de Lévis*. Mais son patron s'effraya bientôt du libéralisme dont il teintait ses articles, et le renvoya, je ne puis dire à ses dossiers, car l'avocat était sans cause. Ainsi l'avenir paraît bien sombre à notre poète. Chacune de ses ambitions semble vouée à un échec. Il aimerait s'exercer dans l'éloquence du barreau, mais l'occasion ne lui en est pas offerte. Cette carence de clientèle, a, en outre, l'inconvénient de laisser vide son gousset. Son petit volume de vers ne supplée pas, par sa vente, aux revenus professionnels. Personne ne l'achète. L'auteur n'en retire ni profit ni gloire. Le journalisme enfin, suprême refuge, en ces temps-là, de ceux qui ne réussissaient à rien d'autre, ne lui est pas favorable. Il y a là de quoi exaspérer Fréchette, qui ne fut jamais un modèle de ténacité, de patience, ou d'assiduité à creuser le même sillon. Naturellement impulsif, mécontent des autres et de lui-même, il prend une résolution extrême, et, secouant la poussière de ses souliers, quitte son pays et s'en va à Chicago. Ce n'est plus l'humeur acariâtre d'une belle-mère qui le pousse vers l'exil, c'est le Canada tout entier conjuré contre lui. Les difficultés, tout à fait ordinaires, qu'il a rencontrées, et qui sont le lot de la plupart des débutants, son imagination les exagère, les grossit jusqu'aux proportions d'un symbole. Car, de l'autre côté de la frontière, il va se donner une attitude, bien conforme aux fantaisies romantiques: il

¹ En fait, il s'agit du recueil *Mes loisirs* que Fréchette a publié en 1863.

sera le génie méconnu. La patrie, il la voit aux mains de véritables vampires. Il l'aime ardemment. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit gouvernée par de pareils mécréants? Ah! le poète va prendre sa revanche de tout ce qu'il a souffert. Sa voix, que l'on n'a pas écoutée, va s'enfler et devenir un tonnerre et faire trembler ses persécuteurs: *La Voix d'un exilé*. Tel est précisément le titre qu'il choisit pour ses invectives. C'est une mince plaquette de vingt-six pages, datée d'octobre 1866 et de mai 1868, véritable poche de fiel répandue sur des ennemis problématiques ou des criminels à l'eau-de-rose. Aucun de ces hommes politiques, que Fréchette a généreusement aspergés de sa bile, n'était si méchant. Cela n'a empêché aucun de continuer à se bien porter. *La Voix d'un exilé* constitue une monstrueuse erreur de jugement. Et l'on sourit à la lecture de ces diatribes où les déboires personnels déforment la vision à un degré inouï. Tout ce que l'on peut concéder, c'est qu'il y a là du souffle, un lyrisme échevelé, mais réel. C'est une force de la nature, passionnée, furieuse, mais une force. Il y a là une indication, un accent. Ce petit pamphlet créa une certaine sensation. Attaquer les puissants du jour éveille l'intérêt public. À ce point de vue, rien n'a plus fait peut-être pour édifier la renommée poétique de Fréchette. Il fallait ce coup de gueule pour s'imposer à l'attention de ses compatriotes. De loin, l'exilé brisait les vitres, bousculait les meubles, promenait la cravache à travers parlements et prétoires, assassinait les grands hommes, vociférait, hurlait, écumait, se haussait à la taille des prophètes pour stigmatiser ses oppresseurs. De pareils accès de violence, s'ils nous apparaissent sans mesure aucune avec leur objet, ne laissèrent pas cependant de remuer l'opinion. *La Voix d'un exilé* marque un moment très important dans la carrière de notre poète, pour d'autres raisons que sa valeur intrinsèque. C'est elle, c'est cette petite chose mystérieuse, introuvable, devenue curiosité bibliographique, que presque personne n'a vue, ni lue, que l'on ne connaît que par de vagues échos, c'est cela qui a entouré le nom de Fréchette d'une légende. Et la légende fait partie de ce que les hommes appellent la gloire.

Mgr Camille Roy

Source: *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, par Mgr Camille Roy, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1914.

Une année Louis Fréchette, étudiant, fut attaché au *Journal de Québec* (1861-1862); cela ne l'empêcha pas de continuer à alligner des vers: le nouvelliste rimait en marge de la gazette, et, dès 1863, à vingt-quatre ans, il publiait son premier recueil: *Mes Loisirs*.

Mais la vie fut rude au jeune parnassien. *Mes Loisirs* n'enrichirent pas leur auteur. Victor Hugo et Longfellow, à qui l'étudiant avait sans doute fait hommage de son livre, lui écrivirent des lettres courtoises et flatteuses, mais le livre lui-même dormit chez le poète ou chez le libraire. Dans un article qui parut dans *le Journal de Québec*, le 4 février 1865, le correspondant du *Journal* écrit ceci à propos de *Mes Loisirs*: "Ce livre a causé fort peu de sensation, et il se vend presque pas, à preuve que le débit n'a pas encore couvert les frais d'impression."

Une modeste situation de traducteur surnuméraire pendant les sessions du Parlement ne put suffire à équilibrer le budget de l'étudiant besogneux. Le versificateur se fit bien avocat (1864), mais il fallut courir après les causes plus encore qu'après les rimes, et Louis Fréchette attrappait celles-ci plus facilement que celles-là. Il y eut des jours sombres et affamés dans la chambre du basochien. Une nouvelle tentative vers le journalisme ne lui réussit pas davantage. Pendant l'année 1865, Louis Fréchette cumula à Lévis les fonctions d'avocat sans cause et de rédacteur au *Journal de Lévis*, que venait de lancer M. Odule Bégin. Mais le rédacteur était d'un libéralisme qui effraya le propriétaire; celui-ci craignit de voir transformer en feuille révolutionnaire son journal, et il remercia de ses services le scribe intempérant.

La politique elle-même ne pouvait donc être bienfaisante à ce jeune frondeur impuissant à ébranler la forteresse où se retranchaient victorieusement les conservateurs. Désespérant de pouvoir trouver à Québec ou à Lévis, sinon la fortune, du moins la médiocrité dorée dont se contentent les fils de la Bohème, Louis Fréchette résolut d'aller porter ailleurs son talent et sa besace.

Les États-Unis étaient alors la terre promise de ces Canadiens qui se lassaient d'attendre chaque matin une manne dont il ne restait rien pour le lendemain. Des milliers de compatriotes y allaient troquer contre l'or un travail qui ne profitait plus

à la patrie. Louis Fréchette suivit le courant fatal: l'avocat, le journaliste, le poète partirent pour Chicago (1866). Fréchette sortit tout entier de son pays. Il emporta même avec lui le souvenir amer des désenchantements de sa jeunesse. L'exilé fut cruel pour ceux qui restaient au bord du Jourdain. Sur la terre étrangère, il lui sembla que la patrie n'était plus habitable. Dans la lumière trompeuse des horizons lointains, il vit sa province natale en proie à des politiques qui ne pouvaient que la ruiner, son cher Canada livré à des tyrans cupides. Nouvel Alceste, il s'imagina un matin qu'il s'était exilé pour n'être plus spectateur et victime de tant d'égoïstes turpitudes dont se rendaient coupables les ministres de ce temps-là. (..)

Peut-être Fréchette se souvenait-il déjà que Victor Hugo avait été, lui aussi, obligé de fuir devant les tyrannies de la politique. Il lui plut de faire de Chicago un autre Jersey, et du sein de la cité qui avait accueilli son beau désespoir, il lançait contre nos petits Napoléons les tirades vengeresses, furieuses, échevelées, qui s'intitulaient: *La Voix d'un exilé*, et qui parurent à beaucoup, et plus tard à l'auteur lui-même, une imitation trop puérile des *Châtiments*.

L'exil dura cinq ans, sans épuiser tout à fait le fonds d'amertume que la vie avait si tôt amassé dans l'âme du jeune irrité. Pendant son séjour à Chicago, et pour se créer du travail utile, Fréchette, entre deux couplets satiriques où il essayait d'exprimer toutes ses haines sincères et factices, fit de la correspondance aux bureaux du Chemin de fer de l'Illinois Central, section des Terres; et il fit aussi du journalisme. (...)

Cet ouvrage est le 91^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.